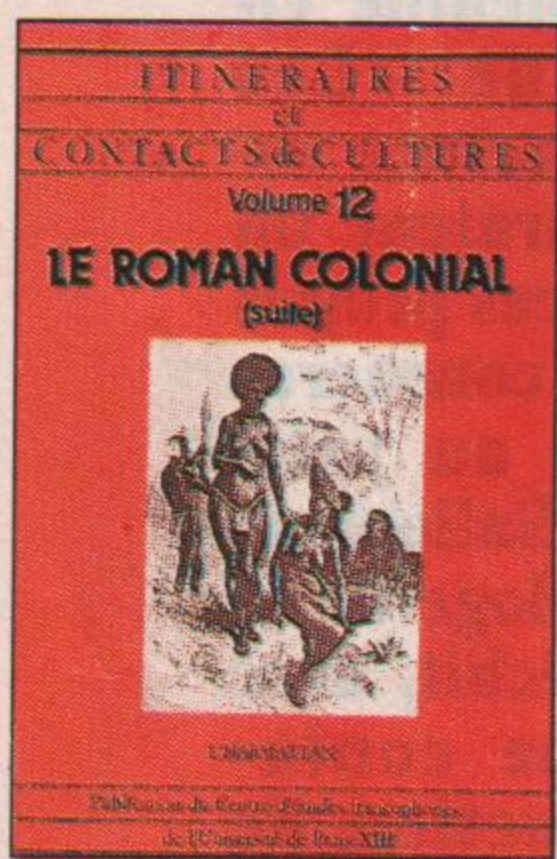


Drieu la Rochelle
(deuxième en partant de
la gauche), une réputation
controversée.

DU ROMAN COLONIAL

Voici enfin réunis, en un intéressant volume, les actes du colloque consacré, en 1987, à ce genre méprisé aujourd'hui et qui, pourtant, révèle, à l'étude, plus de contradictions, de dysfonctionnements, de contestation sociopolitique et d'innovation romanesque que des préjugés simplistes ne voudraient le faire croire. Contrairement à Jules Verne, darwiniste quelque peu empêtré dans les stéréotypes du XIX^e siècle, Georges Simenon et ses huit textes « coloniaux », ainsi que Victor Segalen avec René Leys, surent, par exemple, s'ouvrir à une nouvelle approche de l'Autre...

Le Roman colonial, volume XII, Editions L'Harmattan, 5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris, 1991, 157 p., 92 FF.



DU DRAME LIBANAIS

Le Proche-Orient éclaté, par Georges Corm. Libanais et professeur de pensée politique arabe contemporaine, l'auteur sait de quoi il parle. Il entend cerner les causes historiques qui font du Moyen-Orient un concentré explosif des contradictions politiques et socio-économiques modernes. Son enquête s'ouvre sur la nationalisation du canal de Suez en 1956 et se termine par l'invasion du Koweït en 1990.

Nouvelle édition complétée d'un ouvrage achevé en 1982. Ed. Gallimard, coll. « Folio Histoire », 5, rue Sébastien-Bottin, 75341 Paris cedex 07, 1991, 560 p., 62,50 FF.



On comprend mieux alors ses relations — combien ambiguës — avec les communistes, « des salauds, des criminels, parfois des monstres », avec qui il conserve, si ce n'est un lien de chair, un « lien de langue ». En quelque sorte des « aînés honteux ». On ne choisit pas sa famille. Ni son époque d'ailleurs.

Ainsi l'auteur a vécu les manifestes et débordements de la guerre d'Algérie, ce moment où prend forme une idéologie, celle qui va précipiter les intellectuels vers la haine de l'Europe ou le tiers-mondisme. Frantz Fanon, médecin-psychiatre à Blida près d'Alger, en est un des apôtres déchaînés.

Mais en Algérie comme à Cuba, en URSS ou dans la France de 1968, les tentatives de changer le monde échouent. Le gauchisme s'étend... pour mourir au moment du génocide cambodgien. « La révolution pure a concrètement débouché sur la barbarie elle-même pure. » A partir de là,

tout le paysage intellectuel bascule. Dans ce laboratoire parfait qu'était Phnom Penh, est morte l'idée de révolution.

Cette histoire subjective des intellectuels du siècle a fait l'objet d'un film télévisé. Il se termine sur la mort d'Althusser, « le dernier des maîtres », au moment où, à un an près, « s'effondre le dernier symbole de l'ordre mort ». C'était après juin 1989 et la folie de Tian Anmen.

Leurs idéologies défuntes, les penseurs sont affaiblis. « Face au retour des nations, face à la montée des intégrismes, populismes et autres tribalismes, qui sait s'il ne faudra pas compter avec une métamorphose ultime qui rendrait à l'intellectuel un visage et la parole ? »

DOMINIQUE HOELTGEN

Bernard-Henri Lévy, Les Aventures de la liberté, Grasset, 61, rue des Saints-Pères, 75006 Paris, 1991, 495 p., 129 FF.

BOUKOVSKI EN COLÈRE

LA PERESTROÏKA n'a pas fait dévier d'un pouce l'opinion que Vladimir Boukovski porte sur son pays natal. Pour ce dissident de la première heure, l'Union soviétique de l'ère gorbatchévienne n'est en fait qu'un avatar de l'ordre communiste instauré en 1917 par Lénine.

L'hypothèse qui sous-tend cet ouvrage, incisif et engagé, prend le contre-pied des analyses généralement développées en Occident. Pour l'auteur, Mikhaïl Gorbatchev ne cherche nullement à changer le système, mais à le sauver. Le maître du Kremlin ne peut, ni ne veut, disloquer la machine soviétique. Tout simplement, assure Boukovski, parce que le président de l'URSS persiste à croire à la validité des dogmes du « socialisme réel », pervertis, selon les réformateurs communistes, par le stalinisme et le brejnevisme.

Boukovski s'attache, lui, dans la première partie de son livre, à démontrer que les racines du mal se trouvent depuis toujours

dans la théorie marxiste. Il se fonde notamment sur les écrits de Karl Marx qui n'hésita pas, en son temps, à se faire l'apôtre de la terreur révolutionnaire.

Dans la seconde partie, il dresse un portrait catastrophique de l'URSS d'aujourd'hui : fiasco de l'économie étatisée, pénurie généralisée, montée en puissance de la criminalité, éclatement de l'Union.

Vladimir Boukovski s'en prend également aux Occidentaux, que Gorbatchev continue de fasciner. Il les accuse de contribuer — via l'aide internationale — au maintien d'un régime antidémocratique qui n'a absolument rien perdu de ses habitudes répressives (notamment à l'encontre des républiques sécessionnistes).

JEAN-CHRISTOPHE MARTINEAU

Vladimir Boukovski, URSS : de l'utopie au désastre, Hachette-Pluriel, 79, bd St-Germain, 75006 Paris, 1991, 279 p., 49 FF.